

UN GRAIN.

Ceci se passait...peu importe sur quel point du globe.

C'était en pleine mer. Au milieu d'un cercle immense formé par l'horizon visuel, la frégate la Clorinde se tenait immobile. Depuis de longs jours et de longues nuits, elle demeurait là, inerte, prise par un calme plat, attendant vainement la brise. Ses grandes ailes blanches pendaient tristement aux mâts qu'une large houle faisait osciller de loin en loin. A perte de vue, le ciel bleu foncé de la mer tranchait sur un jaune d'or, et, de quelque côté que l'œil se tournât, il était irrité par l'intensité et la placidité de cette teinte uniforme qu'un nuage, nulle vapeur ne venaient rayer de leur ombre. Sur le pont, les matelots dormaient, allongés contre les bastingages, accablés par la lourdeur de l'atmosphère. L'officier de quart se promenait seul, ne se donnant même pas la peine de dissimuler de formidables bâillements.

A huit heures, un lieutenant de vaisseau vint le remplacer, et prit, pour jusqu'à minuit, le commandement du navire. Au même instant un officier supérieur parut sur le pont. C'était le commandant de la Clorinde.

M. B..., ne le désignons que par cette initiale, il existe peut-être encore, jeta un coup d'œil sur la voiture, le coup du maître, et, s'adressant à l'officier :

Votre frère est-il de corps avec vous, Henri ?

Oui, mon père...oui, commandant, répondit le lieutenant en se reprenant aussitôt, à un regard sévère de M. B...

Vous ne vous habituez donc jamais à ne pas m'appeler ainsi, Henri ? A bord, il n'y a pas de père, il ne peut y en avoir, il n'y a qu'un commandant.

C'est vrai, vous avez raison, commandant, mais ni moi, ni Raoul nous ne pouvons nous y faire ; il nous semble que si le respect que nous devons gagne à ce titre, notre affection y perd quelque chose.

Raoul est à l'avant ?

Oui, commandant. C'est bien, faites carguer tout gardez simplement le grand hunier au bas riz et surveillez de vos jumelles. Prenez les mien-nes, elles sont meilleures. Si le temps se couvre d'un côté, défiez-vous bien du grain... ou plutôt, faites-moi prévenir.

Oh ! commandant, il n'y a pas un souffle dans l'air, pas une folle brise, la houle elle-même s'aplanit. Vous pouvez bien reposer en paix, mon père, vous veillez tant depuis quelques nuits.

Encore... Taisez-vous donc. La mer est calme, mais le temps est chargé, les baromètres dansent comme des fous, ils sautent de 20 millimètres à l'heure ; hier, ils avaient dépassé le beau fixe, ils sont maintenant tout près de tempête. Celui de la galerie ne sait plus où il en est. Carguez, carguez...

Et le commandant B... rentra sous la dunette pendant que son fils aîné faisait exécuter les manœuvres ordinaires.

La frégate reprit bientôt son aspect inanimé. Un élève vint seulement retrouver l'officier du quart ; c'était le fils cadet du commandant de la Clorinde. Les deux frères se mirent alors à arpenter le pont d'un pas régulier, en roulant force cigarettes.

Ils étaient, tous deux, sortis du vaisseau école le Borda ; à cinq ans d'intervalle l'aîné, en outre d'une campagne dans les mers du Sud, avait déjà navigué avec son père, le second débutait. Un ordre spécial du ministre de la marine, ami de M. B... avait réuni les deux frères sur la Clorinde.

M. B... disait hautement que

ce qui perd les officiers c'est un début trop facile ; aussi, avait-il tenu à éviter toute douceur à ses deux fils et il ne s'en faisait pas faute, car, pour eux, il était plus sévère et plus exigeant que pour tout autre officier du bord. Ce n'était pas que, pour ses enfants, il n'éprouvait une affection profonde. Certainement si, il les aimait, il en était fier, il veillait sur eux, leur mère les lui avait recommandés ; mais avant tout, il voulait que ses fils devinssent des marins hors ligne, des hommes de fer ; aussi les faisait-il constamment travailler et trimmer dur. Eux trouvaient souvent la chaîne par trop lourde, le plus jeune surtout, un enfant de dix-neuf ans, un peu mince, un peu faible, mais à bord, on a tellement confiance qu'il faut obéir, que jamais les ordres les plus secs, les corvées les plus pénibles n'avaient soulevé un murmure ou une objection de la part d'un des deux frères.

Les heures se traînaient, lentes et tristes, la Clorinde n'avait pas bougé ; sa voile, serrée de près, ne laissait que le grand hunier amoindri et le plus petit des focs. La nuit n'avait point apporté de fraîcheur, l'air semblait s'alourdir encore, et nul bruit, dans l'immensité, ne venait troubler ce solennel silence.

Fatigués de leur insipide promenade, les deux frères s'étaient assis sur le bastingage qui domine le banc de quart, attendant la fin de ces quatre heures interminables ; tous deux étaient plongés dans une rêverie profonde. Une brise chaude chargée vint tout à coup leur brûler la figure. Ils furent débout d'un bond ; l'élève s'élança vers le gaillard d'avant.

Tout au fond du ciel, dans le lointain le plus perdu, l'horizon prenait une teinte d'encore. Le père l'avait bien dit, les baromètres ne s'étaient pas trompés, c'était un grain.

Timonier, prévenez le commandant.

Le matelot n'eut pas le temps de pénétrer sous la dunette, M. B... était déjà sur le pont. Il prit la place de son fils sur le banc de quart.

Bâbord la barre, ordonna-t-il d'une voix tonnante.

Elle y est toute commandant.

Au même instant, une avalanche de pluie et d'eau salée s'abattit sur la Clorinde, le vent en hurlant avec furie, tordit les plus gros cordages, la mâture craqua avec un bruit sinistre, et la frégate, pris en travers par cette épouvantable trombe, se coucha sur le côté, comme le gladiateur blessé qui voit venir la mort. Pendant une minute éternelle elle demeura engagée mais se releva toute fière et, emportée par l'ouragan, s'enfuit balayant les lames.

Un soupir profond s'échappa de la poitrine de M. B... la Clorinde était sauvée.

—Droite la barre, cria-t-il

Et la frégate, pareille au cheval qui sent l'éperon, reprit sa course plus violente.

Deux voix humaines couvrirent les hurlements de la tempête.

Un homme à la mer à bâbord !

Un homme à la mer à bâbord !

Une lame, inondant la Clorinde de poupe en proue, venait d'enlever deux matelots. Ces cris furent entendus par le timonier de veille qui coupa l'amarré de la bouée de sauvetage. Elle s'abattit dans l'eau en fusant.

Les officiers montés sur le pont regardèrent du côté du banc de quart, attendant avec anxiété un ordre du commandant,

M. B... détournait la tête.

Devant Dieu, devant l'Etat, devant lui-même, il répondait de tout cet équipage qui lui avait été confié ; en essayant un sauvetage impossible, il sacrifiait inutilement d'autres existences, les matelots étaient condamnés la Clorinde continuait sa marche. Raoul s'avança alors.

Mon père...commandant, pour l'amour de Dieu, mettez en panne.

Mon père, continua Raoul, je suis de quart on dira que vous avez voulu épargner votre fils, que vous avez sacrifié des hommes ; mon père, vous me déshonorez.

La barre dessus, aux grands bras du grands hunier, amène la baleinière de sauvetage, ordonna enfin M. B....

Les canotiers étaient déjà à leur poste ; ces braves gens n'avaient pas attendu un ordre du commandant pour se précipiter au secours de leurs camarades. Raoul se jeta à son tour dans la baleinière et la frêle embarcation commença à descendre des porte-manteaux pour se mettre à flot.

Un instant plus tard, elle quittait les flancs de la frégate.

Débordez avec les avirons, ferme ! hardi ! garçons, pour les autres et pour Dieu !

Il n'acheva pas, une vague énorme l'enveloppa comme d'un linceul et broya la fragile canot contre le plat bord de la Clorinde. Les cris des hommes couvrirent encore les sinistres détonations de la tempête ; ils se fendaient contre les lames. Ils luttaient et appelaient à l'aide.

Henri s'était déjà élané dans une autre embarcation.

Je vous le défends, s'écria M. B.... Henri, rentrez, rentrez, je vous l'ordonne.

C'est mon frère, commandant et il se noie... A moi dix hommes.

Il s'en précipita cinquante escaladant les bastingages.

Assez ! assez ! cria le lieutenant ; et la seconde embarcation descendit le long du bord.

La mer implacable l'enleva comme un fétu et la broya comme la première, elle n'eut même pas le temps de déborder.

M. B...., cramponné au banc de quart, cherchait dans ce déchirant tumulte les cris de ses enfants, qui mouraient là, tout près de lui. Il se penchait sur l'abîme tâchant de devenir dans ces ombres indecises les corps de ceux qui allaient disparaître pour toujours. L'aumonier, à genoux sur la dunette, priait avec ferveur, implorant le Dieu de paix et de clémence. La tempête seale répondait à sa voix soulevant des lames plus furieuses encore. Alors, se retenant à grand-peine à la rembarbe, il étendit la main et bénit ceux qui allaient mourir.

Mes enfants, cria-t-il de toutes ses forces, mourez en paix, victimes du devoir ; je vous absous, Dieu vous pardonne.

Une vague plus puissante que les autres faillit lui-même l'emporter.

Les officiers entouraient le commandant B...., ils l'implorèrent désespérés, il secoua la tête. Ses deux fils, tous les deux allaient mourir ; il entendait encore leurs cris et il lui était interdit de chercher à leur porter secours ; bien plus, rester en panne compromettrait le sort de la Clorinde, et il fallait par le devoir, ne pas s'arrêter et continuer sa route.

La barre dessous, ordonna-t-il aux grands bras du grand hunier.

La Clorinde reprenait sa course, fuyant de nouveau devant la tempête et abandonnant loin, derrière, ceux qui étaient condamnés sans appel. La mer se refermait sur eux.

Quand M. B.... quittait

la Clorinde, au retour de la frégate en France, il retrouva la malheureuse mère ; il n'eut pas un mot, pas une larme. Quant à elle, elle ne put prononcer qu'une parole :

Tous les deux, murmurait-elle dans un sanglot.

GEORGES PRADEL.

LE CHAPEAU NEUF.

Les heureux du jour qui achètent des chapeaux tous les mois n'ont jamais de chapeaux neufs ; on, si vous préférez, ils n'ont jamais de chapeaux vieux, ce qui revient au même.

La première condition à remplir pour avoir un chapeau neuf, c'est d'en posséder un vieux.

Fuissiez-vous acheté le plus luisant de tous les chapeaux, si vous n'avez conservé l'autre pour un cas extrême, il vous est impossible de pouvoir dire, en vous adressant à votre valet de chambre ou à votre portier :

Donnez-moi mon chapeau neuf.

Vous dites "Donnez-moi mon chapeau," et cela sans emphase et sans fierté, sans ajouter ce mot neuf qui fait l'orgueil de ce monsieur qui n'achète qu'un chapeau par an.

Ce couvre chef annuel est un événement dans la maison.

Le monsieur le lustre avec son coude, soffre dans les poils pour savoir si c'est de la vraie soie, en coiffe son genou, qu'il détreine ensuite pour cambrier la forme ; ceci fait, il le présente avec orgueil à sa femme.

Tiens, dit-il, c'est un d'Orsay. Comment le trouves-tu.

Je le trouve petit et ridicule.

Tu n'y connais rien, répond le mari avec fatuité, tu n'y connais rien : les femmes, vous ne trouvez jamais rien...rien.

Qu'est-ce que ça me fait à moi, après tout, mon cher ? Ce n'est pas moi qui le porterai.

Le monsieur remet son chapeau dans un étui de papier, puis dans un fourreau de carton et l'enferme dans une armoire en se promettant de porter encore le vieux pour aller à son bureau.

Un matin, le monsieur dit à sa femme :

Si je mettais mon chapeau neuf pour aller chez Dubief ?

Dame ! ça te regarde ; si ça te fait plaisir...

Alors ne le mets pas.

Je ne l'ai pas acheté pour en faire des conserves.

Alors mets-le, que veux-tu que je dise !

Le monsieur gromé un instant à propos des femmes qui ne répondent jamais à ce qu'on leur demande, et part pour chez Dubief.

Madame, pensif et inquiet, s'approche de la fenêtre.

Mon Dieu ! dit elle, quelle singulière idée Edouard a-t-il eue de mettre son chapeau neuf ! Voilà qu'il va pleuvoir.

Pas singulière : fatale idée, aurait du dire la dame ; il pleut beaucoup, beaucoup.

Edouard a quitté Dubief au boulevard du Temple, et il est en train de se dire qu'il y a loin du boulevard du Temple à la rue de l'Arcade, ce qui est tout à fait vrai.

Comme il ne veut pas gâcher son chapeau neuf, il entre dans un café, attendre que la pluie cesse.

La pluie, qui n'a d'ordres à recevoir de personne, continue.

Heureusement pour Edouard, un de ses amis arrive.

Il lui conte son cas, et ils font une partie d'échecs pour faire passer le temps.

L'ami gagne un louis et s'en va. Edouard pense que, puisqu'il pleut toujours, il

vaut mieux dîner là ; au moins il n'abîmera pas son chapeau. Le dîner est détestable, mais il lui coûte douze francs.

Madame, dit la bonne, voici qu'il est huit heures, monsieur ne rentrera pas ; madame veut elle que je serve le dîner ?

Servez. Depuis le matin, madame est absorbée, elle n'a qu'une pensée, une seule, mais qui devient terrible pour sa persistance : "Quelle singulière idée Edouard a-t-il eue de mettre son chapeau neuf !"

Il pleut toujours. Le monsieur qui a un chapeau neuf entre à l'Ambigu, pour ne pas rester toujours au café et ne pas abîmer son chapeau.

Au théâtre, pense-t-il, je passerai la soirée sans rien dépenser.

C'est une excellente idée ; seulement, elle lui coûte cinq francs.

Il est minuit ; madame est rongée par l'inquiétude, elle veut envoyer sa bonne à la préfecture de police pour qu'on face des recherches ; monsieur a peut-être été victime de quelque accident !

La bonne affirme qu'il vaut mieux attendre un peu, monsieur ne saurait tarder.

En effet, monsieur arrive à une heure après minuit, monsieur est trempé jusqu'aux os, il ruisselle comme un tonneau d'arrosement ; il ôte son habit ; sa chemise fume ; son chapeau, ce chapeau si brillant, si lustré, si cambré, si coquet, à l'air de sortir des bains à quatre sous ; il n'a plus forme descriptible, et velentiers on le prendrait pour un chien noir décadé, suivant le fil de l'eau.

Et pourquoi ce grand désastre, je vous prie ? Mais parce qu'Edouard, au sortir du théâtre, n'a point trouvé de voiture : il a pensé que sa femme serait inquiète, et il est parti en courant, parce que voyez-vous, pour tous les chapeaux du monde, Edouard ne voudrait pas inquiéter sa femme.—Brave garçon, va !

Mais pourquoi viens-tu si tard ?

Mais parce qu'il pleuvait ; je ne voulais pas abîmer mon chapeau

A quelle heure as-tu quitté Dubief ?

A midi.

A midi ! et où as-tu été ensuite ?

Au café.

Et où as-tu dîné ?

Au restaurant.

Eh bien, mais où as-tu passé la soirée ?

A la comédie.

Je te remercie bien, par exemple ; dis donc tout simplement que tu voulais te donner du bon temps. Je m'en suis douté quand je t'ai vu prendre ton chapeau neuf.

Si on peut dire ! Je ne voulais pas gâcher mon chapeau, voilà tout, tiens !

Pourquoi n'as-tu pas pris une voiture tout de suite ?

Dame ! je ne voulais pas dépenser de l'argent inutilement.

T'as donc dîné pour rien ?

Non, mais....

T'as boustifailé au café et partout pour rien, et un spectacle aussi ?

Mais laissez-moi donc l'expliquer...

Laissez-moi donc tranquille... tiens, tu me fais mal.

Hélas ! depuis ce temps, le monsieur qui avait un chapeau neuf n'est pas heureux.

Si par hasard, il ose faire une observation sur les dépenses de sa femme, elle lui répond infailliblement :

Est-ce que je dis quelque chose, moi, quand tu dépenses des quarante francs pour toi tout seul, comme le jour où tu as mis ton chapeau neuf !

Son dîner est toujours mauvais et froid, sa femme ne rentre jamais à l'heure ; s'il ne sait pas quand elle vient, il ne sait guère où elle va. Ouvrez-t-il la bouche pour se plaindre, elle lui dit pour justification :

Je ne te fais pas de scènes, moi, lorsque tu me fais attendre des journées et des soirées entières dans des inquiétudes mortelles comme le jour où tu as mis ton chapeau neuf !

Autrefois, lorsqu'elle quittait, à l'enseigne de la rue, le fiacre qui

la ramenait de la course au bonheur, elle avait de petits remords bien gentils "Pauvre Edouard !" disait elle. —Maintenant, lorsqu'ils apparaissent de loin en loin, ces remords usés, elle hoche la tête, se drape dans son bur-nous, franchit le trottoir, d'un coup de crinoline, en murmurant :

Bah ! après tout, je suis bonne ; est-ce que je sais ce qu'il a fait, lui, le jour où il a mis son chapeau neuf ?

JULES NORIAC.

Bridget, n'as-tu pas entendu la cloche de la porte ?

Oui, m'ame !

Mais alors pourquoi n'allez-vous pas répondre ?

Je n'attends personne ce matin. Sûrement ce doit être pour vous...

Entre amies : Elle est venue et sans le sou ? Pourtant elle dit que son mari menait grand train.

Je crois bien. Il était chauffeur sur la ligne du New York Central.

Un jeune médecin qui s'était expatrié en province rentre à Paris. Vous avez déjà tué tous vos clients ? lui demanda un blagueur de ses amis.

Ca m'aurait été difficile, mon cher. Le pharmacien s'était chargé de la besogne. Alors, n'ayant plus rien à faire je rente.

Guibollard chez le docteur : Vous m'avez dit que j'engraisserais si je suivais votre ordonnance ; voyez. Je suis maigre comme un clou.

Est-ce que vous faites réellement des armes depuis trois mois ?

Parfaitement, tous les matins je tire au pistolet.

Grande conversation entre Totot et Monno.

T'as pas de petit frère ?

Non.

Pas de petite sœur ?

Non.

Alors, qui donc que tu bats ?

Chez un avare

Mais, C...., ton poêle ne chauffe pas.

Mais oui, il est rouge.

S'il est rouge, ça ne peut être que du honte.

La Jolie Mlle Claire interroge son cousin Gontran.

Est-ce vrai que c'est bon de se pendre ? Ou prétend que le pendu éprouve du plaisir....

C'est possible, répond Gontran ; mais ça dépend de cou auquel on s'accroche !

En soirée, devant un quadrille on figurent deux dames décollées, et d'une maigreur !....

Mon cher, il me semble que je suis à Versailles.

Pourquoi ?

Dame ! je vois jouer les os !

Aux flagrants délits — A l'audience des flagrants délits de police correctionnelle :

M. le président.—Vous ne travailliez pas, vous êtes prévenu de vagabondage.

Le prévenu.—J'ai pas d'ouvrage. Le gouvernement ne nous en donne pas.

M. le président.—Ah ! j'attendais cela : c'est le gouvernement qui est chargé de vous fournir du travail ?

Le prévenu.—Il vous en fournit bien à vous !

THE SUN FOR 1894

SUBSCRIBE FOR IT NOW

THE ST JOHN SUN

is the largest and most influential journal in the Maritime Provinces.

THE DAILY SUN 8 Pages, Until 31st Dec., 1894, For 5.00.

THE WEEKLY SUN 16 Pages, Until 31st Dec., 1894 For 1.00.

During 1894 THE SUN will contain many new features and will retain all the old ones, which have made it THE PEOPLE'S PAPER

Any person remitting the price of either the Daily or Weekly will be entitled to the paper until 31st December, 1894.

Sample copies sent to any address on application to THE SUN PRINTING COMPANY

ST. JOHN, N. B.

STANDARD FASHION CATALOG now ready for Fall and Winter of 1892. At 100 pages—over 1,000 elegant illustrations. Mail Free, for only 25 cents. STANDARD FASHION CO., 342 West 14th Street, New York.

Ripans Tabules relieve headache.